



©Patrice Normand

# Florence Seyvos

## France

## Le lien familial

### L'auteur

Florence Seyvos est née en 1967 à Lyon. Elle a passé son enfance dans les Ardennes et vit à présent à Paris. En 1992, elle publie un récit, *Gratia*, aux Éditions de l'Olivier. Puis, en 1995, son premier roman, *Les Apparitions*, très remarqué par la critique. Pour ce livre, Florence Seyvos a obtenu en 1993 la bourse jeune écrivain de la fondation Hachette, ainsi que le prix Goncourt du premier roman 1995 et le prix France Télévisions 1995. Elle a publié, depuis, *L'Abandon* en 2002, et *Le Garçon incassable* en 2013.

Elle a également publié à l'École des loisirs une dizaine de livres pour la jeunesse et coécrit avec la réalisatrice Noémie Lvovsky les scénarios de ses films, comme *La vie ne me fait pas peur* (prix Jean-Vigo), *Les Sentiments* (prix Louis-Delluc 2003) ou *Camille redouble*.

### L'œuvre (romans adultes)

*Le Garçon incassable* (L'Olivier, 2013 ; Seuil, coll. "Points", 2014) (176 p.)

*L'Abandon* (L'Olivier, 2002) (90 p.)

*Les Apparitions* (L'Olivier, 1995) (208 p.) Prix Goncourt du premier roman et Prix France Télévisions Roman 1995  
*Gratia* (L'Olivier, 1992) (96 p.)

### La Presse

«Le lien entre les deux hommes, c'est sans aucun doute leur "étrange détermination", qui pousse l'un à vouloir à toute force mener son existence propre, l'autre à se prendre pour un projectile, lancé à travers un monde absurde. C'est sans doute là que gît leur "petit noyau réfractaire", cette dimension irréfragable de soi, indifférente au temps qui passe, que Florence Seyvos traque dans ses (trop rares) livres (...) Retraçant ces deux destins, entre lesquels elle ne trace évidemment pas de signe d'égalité, Florence Seyvos marche sur deux fils, le burlesque et le tragique. Henri ne fait pas la différence entre les deux, Buster a toujours organisé leur collision, et c'est dans cet équilibre, cette double tension, que se déploie ce texte modeste et gracieux, superbement obstiné.»

Raphaëlle Leyris, *Le Monde des Livres*

### Zoom

*Le Garçon incassable* (L'Olivier, 2013 ; Seuil, coll. "Points", 2014) (176 p.)



Le garçon incassable  
Florence Seyvos



Éditions de l'Olivier

Lorsque la narratrice arrive à Hollywood pour y effectuer une recherche biographique sur Buster Keaton, elle ne sait pas encore que son enquête va bifurquer dans une direction très personnelle, réveillant le souvenir d'Henri, ce frère «différent» qui l'a accompagnée pendant toute son enfance. Quel rapport entre ce garçon dont le développement mental s'est interrompu, et le génie comique qui deviendra l'un des inventeurs du cinéma ? Henri semble perpétuellement ailleurs. Encombré

d'un corps dont il ne sait que faire, il doit subir la rééducation musculaire quotidienne que lui impose son père, et qui ressemble à une suite ininterrompue de tortures. Joseph Frank Keaton Jr, dit « Buster », naît un siècle plus tôt dans une famille de saltimbanques dont il devient bientôt la vedette, lorsque son père découvre qu'il semble insensible à la douleur. En effet, Keaton père a inventé un numéro de music-hall dans lequel son fils est soumis à une série de chocs extrêmement violents tout en gardant un visage impassible. De cette enfance maltraitée naîtra, des années plus tard, une œuvre cinématographique où le burlesque se mêle à une poésie d'une infinie subtilité.

### Ressources

[Site](#) de l'éditeur

Florence Seyvos parle du *Garçon incassable* dans l'émission [l'Humeur Vagabonde](#) (France Inter, 13 juin 2013)

L'Abandon (L'Olivier, 2002) (90 p.)



« J'ai été inconditionnelle jusqu'au début de notre liaison. Je n'ai pas supporté qu'il devienne accessible. Je voulais qu'il reste sur son piédestal. Je voulais qu'il m'aime, mais pas qu'il soit amoureux de moi. D'une certaine manière, j'ai instantanément cessé de

de vouloir rétablir, par des artifices, l'équilibre rompu. Plus tard, j'ai souffert comme tout le monde, j'ai été désespérée, humiliée. Mais la douleur la plus profonde, celle qui me laissa inconsolable, la douleur première qui causa toutes les autres, fut la tristesse de le voir tomber dans mes bras. »

*«La narratrice n'a pas dix-huit ans lorsqu'elle rencontre Richard, son nouveau professeur de violoncelle. Ebahie par cet adulte viril, elle décide de le séduire, sans bien comprendre où cela peut mener. Parfaite adolescente un peu rêveuse, tête à claques et romantique, elle est agaçante et touchante à la fois [...] Jouer avec les sentiments, les siens et ceux d'un être un peu lointain, essayer la jalousie, la liaison durable, la drague ou la vraie passion, se sentir une espionne en cherchant à tout savoir de la vie de cet homme loin d'elle, la jeune fille passe ainsi d'un sentiment à l'autre mêlant la réalité et le mauvais roman, la passion charnelle et les lectures Arlequin.*

*Florence Seyvos déroule sur la pointe des pieds un drôle d'agenda pour fille à la vanille, à la fois timide et délurée. Elle dit les petites choses de l'amour quotidien, les médiocrités et les grandes espérances. Journal d'une jeune fille provocatrice, version adolescente des récits abrupts d'Annie Ernaux. L'abandon commence comme une histoire de sale gamine et s'achève en cri de solitude, celui de la détresse insurmontable de l'abandon.»*

Lire

Les Apparitions (L'Olivier, 1995) (208 p.)



« Depuis l'âge de cinq ans, José aimait se prendre pour une voiture. Il était très maigre, mais ses gestes prenaient beaucoup de place, et ses éclats de rire étaient sans appel. » Alice est la sœur de José. Ils ont grandi ensemble. Un jour, Alice a mystérieusement rejoint les adultes.

José, lui, a continué à attendre. C'est un enfant « différent », disent les autres.

Les autres, Alice a appris très tôt à les connaître. Leurs gestes sont sans grâce, leur cœur sans amour, leur vie sans joie. Disons qu'il s'agit de la bourgeoisie française.

Comme Alice a un sens esthétique aigu, toute cette laideur lui saute à la figure. Mais elle possède l'humour mystique des héroïnes de J.D. Salinger, sans lequel elle risquerait bien de succomber.

Ce livre marque l'apparition d'une romancière capable de susciter des émotions puissantes sans recourir au pathos. Avec une absence totale de prétention, Florence Seyvos place notre existence sous son regard implacable et doux.

Gratia (L'Olivier, 1992) (96 p.)



Dans la maison aux quarante-trois fenêtres, Gratia fait les poussières, secoue les couvertures, regonfle les oreillers, panse les plaies – du moins le croit-elle – et remonte les réveils de sa patronne. De son lit qu'elle ne quitte jamais, Mouche, la vieille femme impotente, distille

oracles et méchancetés. "Vous êtes épuisée moralement, Gratia, et c'est la mauvaise pente." Mauvaise pente des mauvaises pensées qui hantent cette demeure : dans l'escalier, on trouve le corps tordu de Martin. Martin, le petit-fils lumineux, est mort. D'autres morts vont suivre, inéluctables. Comme dans les *Dix petits nègres* d'Agatha Christie, les monologues de Gratia, ses déambulations, chiffon à la main, sont le contrepoint inquiétant de banalité d'une tragédie feutrée.

Pourquoi tous les enfants meurent-ils ? Et Nine, la jeune fille terne de la maison, quel est son rôle ? "Il faut que je vous apprenne les limites, dit Mouche, d'autant que je ne suis pas éternelle."

Ce faux roman policier qui évoque Hawthorne et rappelle, par sa tension et sa maîtrise, *Le Grand Cahier* d'Agota Kristof, est une fable morale sur la volonté de puissance, ou tout simplement la mort d'une maison. Gratia, pendant ce temps, fait les vitres.

Et Florence Seyvos, de sa voix claire et retenue, dit ce qu'elle a vu.